

## PASSION DE BERGERS

De la plaine à la montagne, paissant ou voyageant, les troupeaux ont une musique bien significative : celle des cloches et sonnailles qui tintent au cou des bêtes. L'"ensonnailage", autrefois de règle, reste aujourd'hui une pratique courante. Les procédés de fabrication varient selon les régions : tôle fine dans l'Hérault, tôle épaisse en Haute-Savoie, bronze fondu dans le Jura ou encore dans l'Hérault ... Les formes, les tailles et surtout les sons, correspondant à des utilisations précises, exigent un savoir-faire très élaboré.

Outils d'élevage, les cloches et les sonnailles restent pour les éleveurs et les bergers des auxiliaires précieux dans la garde du troupeau. Elles permettent d'abord de repérer l'ensemble du troupeau, de le maintenir groupé et de suivre ses déplacements à distance notamment en terrain boisé ou accidenté ou encore dans le brouillard en montagne ; le rythme de tintement des sonnailles renseigne les bergers sur l'attitude des bêtes selon qu'elles mangent, chôment, courent, sont effrayées, égarées, blessées ou malades... Les grosses sonnailles indiquent aux brebis l'heure de départ de la transhumance. On rapporte fréquemment des anecdotes de brebis qui prennent la route seules, pendant le sommeil de leur gardien, la nuit qui précède le départ. On dit aussi que les agneaux reconnaissent sans confusion la sonnaille de leur mère au milieu du troupeau. Pour cette raison, après la tonte, on remet soigneusement les mêmes sonnailles aux mêmes bêtes. Les brebis réagissent fortement à la présence ou à l'absence de sonnailles comme cette brebis "réveillée par le silence" lorsque le troupeau s'éloigne. Sur le marché ou sur les foires, le choix de la belle sonnaille, qu'on entendra de loin et qui durera, demande temps et compétences. L'"ensonnailage" marque l'identité du troupeau et symbolise l'appartenance du berger, qui fabrique lui-même colliers, battants et clavettes, à une communauté professionnelle. Certaines cloches et sonnailles n'ont d'autres buts que d'orner le troupeau, parer les plus belles bêtes pour la transhumance, grand moment de confrontation des troupeaux. Porte ouverte sur le monde pastoral, cloches et sonnailles sont le support d'une quantité de messages (mots, dessins, signes) allant de la maxime sur l'existence ou sur le mariage aux croix ou signes cabalistiques qui protègent la bête ou le troupeau. Mi-outils, mi-instruments de musique, ces objets traduisent les croyances, les rites, les peurs et les envies des éleveurs ovins ou bovins.



MUSEE  
DAUPHINOIS



Grenoble



Un sommet s'élevant dans le ciel (voir certaines peintures chinoises ou celles de Léonard de Vinci) n'est pas seulement un beau motif pictural ; il symbolise la résidence des divinités solaires, les qualités supérieures de l'âme, la fonction surconsciente des forces vitales, l'opposition des principes en lutte qui constituent le monde\*, la terre et l'eau, ainsi que le destin de l'homme (aller de bas en haut). Un point culminant d'une région, la cime d'une montagne — que l'on imagine baigner dans le ciel comme les pics rocheux du fameux tableau du Louvre (Anne, Marie et l'Enfant, de Léonard de Vinci) — symbolisent le terme de l'évolution humaine et la fonction psychique du surconscient, qui est précisément de conduire l'homme au sommet de son développement (DIES, 37).

Deux femmes du Villaret parlaient de la peur qu'on éprouve en montagne la nuit.

– Moi, je n'ai pas peur de sortir le soir, disait l'une.

– Si tu n'as pas peur, lui demanda l'autre, irais-tu jusque là-haut, dans la forêt? Et nous appellerais-tu, quand tu serais là-haut à la Coche?

– Oui, oui, dit-elle, je le ferai.

Elle promit de crier « J'y suis », lorsqu'elle serait arrivée.

Quelques jours après, elle met son projet à exécution : à la nuit tombante, elle prend le chemin de la forêt et monte jusqu'à la Coche.

Au bout d'un certain temps, depuis le village on l'entend crier :

– J'y suis!

Mais une voix venant de la forêt lui répond aussitôt :

– Puisque tu y es, tu y restes!

Et jamais plus on ne la revit.

(Mme Julie Bornand, 48 ans, Saint-Jean-de-Belleville: août 1979.)



Le symbolisme du berger comporte aussi un sens de sagesse intuitive et expérimentale. Le berger symbolise la veille ; sa fonction est un constant exercice de **vigilance** : il est éveillé et il voit. De ce fait, il est comparé au soleil qui voit tout et au roi. Par ailleurs, le berger symbolisant le nomade, comme il a été dit, est privé de racines ; il représente l'âme qui, dans le monde, n'est jamais indigène, mais toujours de passage. A l'égard de son troupeau, le berger exerce une **protection liée à une connaissance**. Il sait quelle nourriture convient aux animaux dont il a la charge. Il est un observateur du ciel, du soleil, de la lune, des étoiles ; il peut prévoir le temps. Il discerne les bruits et entend venir les loups ou bêler la brebis égarée.

En raison des différentes fonctions qu'il exerce, il apparaît comme un sage, dont l'action relève de la contemplation et de la vision intérieure.



La mère Clara battait son beurre. Les coups réguliers qui claquaient dans la vieille baratte de frêne en firent bientôt apparaître de nombreux grumeaux au-dessus du petit-lait. La vieille paysanne se mit alors en devoir de faire égoutter le beurre sur une planche inclinée et de jeter le petit-lait afin de laver la baratte. Tout à coup une voix lui fit lever la tête :

– Mais, bonne femme, tu jettes ce petit-lait d'un prix incalculable! Sais-tu bien que je puis t'apprendre à retirer du fromage, non pas du mauvais caillé, mais un fromage exquis, cent fois meilleur que ce beurre-là!

Une fée vêtue de fleurs et auréolée de nuées brillantes était là, debout devant elle, et lui souriait gracieusement.

La mère Clara n'aimait pas les fées : elle était du Renom<sup>27</sup>. La famille de son mari avait bien, disait-on, autrefois, recueilli dans les bois un enfant des fées : « Tasse-Berlande ». Mais elle était sceptique. Toutefois, mise au pied du mur, curieuse et intéressée, elle sut répondre en s'efforçant de sourire :

– Ah! divine fée, si tu m'apprends cela, ma famille aura toujours pour toi une reconnaissance fidèle et infinie.

– Eh bien! lui dit la fée en s'asseyant, va cueillir dans ce pré l'oseille amère qui y croît en touffes serrées : fais-la bouillir avec ce petit-lait et tu le verras se couvrir bientôt de la plus exquise des crèmes.

– Merci du conseil, s'écria alors la mère Clara satisfaite.

Et rudement elle ajouta :

– Maintenant j'en sais autant que toi. Tu peux retourner dans tes bois! Laisse la place à mon mari qui va venir se reposer de son travail.

– Ah! oui! répliqua la fée en se levant, indignée. Je t'aurais encore appris à retirer la cire de ce second petit-lait. Eh bien! puisque tu en sais autant que moi, mets-toi à l'œuvre, insolente!

Très effrayé, le berger décida de redescendre dorénavant chaque soir ses bêtes au village. Un soir, en ramenant son troupeau, il vit une de ses génisses, qui était restée un peu à l'écart des autres, quitter brusquement le chemin au lieu-dit Le Revers et se mettre à dévaler la pente en direction de l'Isère. Le berger courut pour la rattraper, mais il fut arrêté par une voix qui lui cria :

- Si ta sonnette ne portait pas la statue de la Vierge, ta génisse tu ne la revoyais pas!

Il comprit que c'était le *foulat* qui venait d'essayer de lui ravir sa bête. Il put ramener celle-ci saine et sauve, et ce fut là sa dernière mésaventure avec le *foulat*.



Le symbolisme de la montagne est multiple: il tient de la hauteur et du centre\*. En tant qu'elle est haute, verticale, élevée, rapprochée du ciel\*, elle participe du symbolisme de la transcendance; en tant qu'elle est le centre des hiérophanies atmosphériques et de nombreuses théophanies, elle participe du symbolisme de la manifestation. Elle est ainsi **rencontre du ciel et de la terre**, demeure des dieux et terme de l'ascension humaine. Vue d'en haut, elle apparaît comme la pointe d'une verticale, elle est centre du monde; vue d'en bas, de l'horizon, elle apparaît comme la ligne d'une verticale, l'axe du monde, mais aussi l'échelle\*, la pente à gravir.

Tous les pays, tous les peuples, la plupart des villes ont ainsi leur montagne sacrée. Ce double symbolisme de la hauteur et du centre, propre à la montagne, se retrouve chez les auteurs spirituels. Les étapes de la vie mystique sont décrites par saint Jean de la Croix comme une ascension; la **montée du Carmel**, par sainte Thérèse d'Avila, comme les **Demeures de l'âme** ou le **Château intérieur**.

Un soir, tandis qu'au *Jas<sup>1</sup> doou Cela* un berger de Navette était en train de faire cuire sa soupe sur les grosses bûches qui brûlaient dans l'âtre rudimentaire de son *cabanon<sup>2</sup>*, il vit entrer un homme qui n'avait qu'un œil au front et qui cherchait visiblement « à lui porter tort ».

Le berger, effrayé, se saisit d'une bûche « qu'il y avait un bon charbon à la cime », la lui enfonça dans l'œil et se *leva du pas<sup>3</sup>* en courant se cacher dans le *jas* parmi les moutons.

Aveuglé et pris d'une colère folle, l'étranger se mit à poursuivre le berger. Puis il se plaça à la porte du *jas* et fit sortir les moutons un à un en leur passant la main sur le dos pour s'assurer que le berger ne lui échapperait pas. Au passage de chaque bête, il disait :

— *Aco 'spélou, aco 'spélou<sup>4</sup>!*

Mais le berger rusé mit une peau de mouton sur son dos et réussit à s'enfuir en marchant à quatre pattes.



« Les fées étaient de petites femmes, très petites et très poilues. »



Un personnage énigmatique, que l'on ne rencontre pratiquement qu'à Tignes, avait partie liée avec les dentellières. Celles-ci, qui exerçaient leur activité pendant les veillées d'hiver, devaient, chaque samedi soir, se hâter de terminer avant minuit leur pièce de dentelle car, ce soir-là, la *Naroua* venait filer au rouet à leurs côtés, dans un coin de l'étable, en marmonnant :

<i>Trenté-quatro dize-nou,</i>	Trente-quatre dix-neuf,
<i>Piota dé vaché,</i>	Patte de vache,
<i>Piota dé bou!</i>	Patte de bœuf!

Certains bergers, tout particulièrement les bergers étrangers, suisses ou italiens, avaient en Savoie une solide réputation de sorciers. On prétendait, par exemple, que des bergers suisses se servaient de livres de magie, tel *Les secrets d'Albert le Grand*, qu'ils introduisaient clandestinement en France.

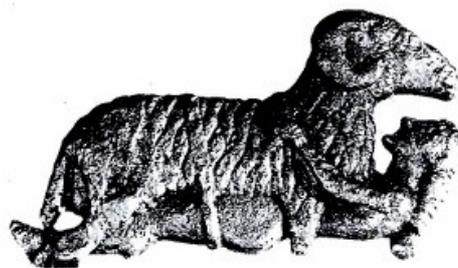
A Saint-Paul-sur-Isère, la *vivra* ou *serpent à la boule d'or* était un serpent long de plusieurs mètres qui volait en portant sur lui une boule de ce métal précieux. « Cet or était tellement pur qu'il éclairait la nuit comme une étoile. » Un chasseur du Villard (commune de Saint-Paul). Benjamin Tétaz, mort vers 1890, racontait à notre informateur, très jeune à ce moment-là, que la nuit l'avait une fois surpris alors qu'il se trouvait vers le sommet du Grand Arc (montagne qui sépare la basse Tarentaise de la basse Maurienne) et qu'il avait dû se réfugier dans un abri rocheux pour y attendre le jour. De cet endroit, il avait vu la *vivra* venir se poser au bord du Lac Noir (commune de Montsapey, située vers le versant maurien-nais). Le serpent merveilleux avait posé sa boule près du lac, puis, après s'y être baigné pendant quelques instants, il avait repris la boule dans sa gueule et s'était envolé « en éclairant le ciel comme une étoile filante ». (M. Alexandre Tétaz, 83 ans, Saint-Paul-sur-Isère; août 1963.)





C'était en automne. Deux bergers gardaient des moutons à Charmassel. Les brebis ne cessaient de « faire des ressauts » (sursautaient). Un des bergers dit à l'autre : « Mais qu'est-ce qu'ils ont les moutons ? » Son compagnon lui répondit : « C'est parce que les brebis sont déjà un peu pleines... » Ils ne pensaient pas au loup ! Puis ils se relevèrent et aperçurent un loup prêt à bondir. Celui-ci sauta à la gorge d'un mouton. Alors les bergers saisirent le pauvre animal par les pattes de derrière et « ils jouèrent au plus fort jusqu'à ce que le loup ait lâché ». (M. Jacques Berge.)

On peut considérer qu'en Tarentaise, comme dans la plupart des autres régions de la Savoie, la croyance aux fées a été quasi générale. Ces petits êtres, dénommés *fayes*, *fêyes*, *féyôté*, etc., habitaient des grottes qui portent encore leur nom et vivaient à l'état sauvage en commettant de menus larcins au détriment des humains. « Les *fôyes* se mettaient à deux pour porter une montre, tellement elles étaient petites et faibles », nous a confié un informateur de Peisey-Nancroix, qui ajoute cependant, sceptique : « Je sais pas si c'est bien vrai, ça... » Paradoxalement, malgré ces conditions de vie misérables, elles n'étaient dépourvues ni de richesses ni d'un certain pouvoir surnaturel. « C'étaient des malines, il paraît. Elles faisaient venir la pluie quand elles voulaient. Ça c'est vieux, il y a plus de cent ans de ça ! » (M. Albert Mérel, 80 ans, Macôt; juillet 1963.)



Le symbolisme de la cloche est surtout en rapport avec la perception du son. Dans l'Inde, par exemple, elle symbolise l'ouïe, et ce qu'elle perçoit, le son, qui est reflet de la vibration primordiale. Ainsi la plupart des sons perçus, lors des expériences yogiques, sont-ils des *sons de cloche*. Dans l'Islam, le *retentissement de la cloche* est le son subtil de la révélation coranique, la répercussion de la Puissance divine dans l'existence : la perception du *bruit de la cloche* dissout les limitations de la condition temporelle. Assez semblablement, le Canon bouddhique pali assimile les *voix* divines au *son d'une cloche d'or*.

En Chine, le bruit de la cloche est en rapport avec le tonnerre et s'associe, comme il est fréquent, à celui du tambour\*. Mais la musique des cloches est musique princière et critère de l'harmonie universelle.

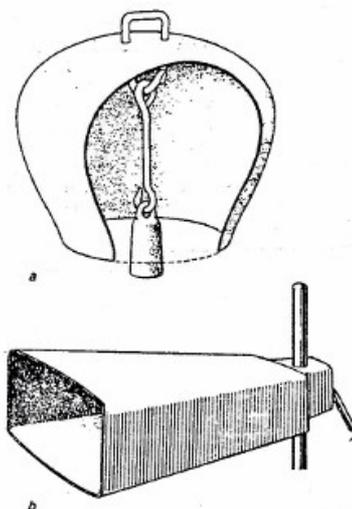


Fig. 1. (a) Forme arrondie (Grèce); (b) Cloche de vache moderne d'orchestre.

6. *Pouvoirs des cloches*. L'opinion populaire attribue aux cloches certains pouvoirs protecteurs. Le glas protège l'âme du mourant contre le diable, la cloche de l'église conjure les épidémies de peste, autant de manifestations que l'on rencontre encore en Grèce de nos jours. La bénédiction d'une nouvelle cloche par l'évêque reste une tradition vivante, notamment dans le sud de la France (en fait, elle ne se limite pas aux cloches car, il y a encore peu de temps à Malte, on faisait venir chez soi le prêtre pour bénir un nouveau piano). Les devises inscrites sur les vieilles cloches résumant leur mystique : une cloche du XV<sup>e</sup> siècle à laquelle se réfère Schiller dans *Das Lied von der Glocke* porte la mention : « *Vivos voco - mortuos plango - fulgura frango* » (J'appelle le vivant, je pleure le mort, j'écarte la foudre). Dans une chapelle du Tyrol, un gardien était chargé de guetter les orages puis de sonner la cloche pour permettre aux autres églises de la vallée d'en faire de même, tradition aussi magique que pratique. A ces devises s'ajoute parfois la mention «  *festa decoro* », pour souligner les occasions joyeuses dans lesquelles sonnent surtout les cloches aujourd'hui, mariages ou fêtes nationales d'action de grâces.

A l'orchestre, les cloches de vache (*Herdenglocken*) interviennent dans les *Symphonies n° 6 et 7* de Mahler et dans les *Cinq Pièces pour orchestre op. 10* de Webern (elles doivent sonner ensemble, ce qui est indiqué sur la partition par un long signe de trille). Dans la musique de jazz et dans la musique de danse latino-américaine, on utilise une cloche de vache plaquée d'un alliage soudé, construite spécialement à l'usage humain : elle ne comporte pas de battant à l'intérieur, la cloche étant fixée horizontalement à un support et frappée avec une baguette de tambour (Fig. 1b). Ces cloches vont généralement par paire, de hauteurs de son contrastées, mais Berio exige des jeux plus fournis et Messiaen, dans ses dernières œuvres, des jeux de plusieurs octaves. Sur ces partitions, elles sont parfois désignées sous l'expression « *blocs de métal* » (par analogie avec le \*wood block), ce qui peut se comprendre aisément dans la mesure où ce ne sont plus de véritables cloches de vache.

« Une femme de Ceillac avait perdu sa chèvre. Alors, cette bonne femme, quand il est venu le moment de voir que toutes les autres s'étaient ramassées pour se rentrer dans l'écurie, le soir, quoi, et cette femme sa chèvre s'amène pas. Alors elle, elle part, va chercher cette chèvre. Alors, quand elle était en train de chercher, il y avait toujours une chèvre qui courait devant elle. « Bêêê, bêêê ! » Et cette bonne femme elle courait toujours pour empoigner cette chèvre en croyant que c'était une chèvre. C'est qu'elle la menait toujours vers le rocher pour la faire tuer. Alors cette bonne femme, quand elle a vu ça, elle a dit :

– Va-t'en au diable ! Tu veux me faire tuer. Ben va-t'en au diable, moi je m'en vais.

Elle se retourne et elle voit une flamme de feu. Elle a laissé la chèvre, elle a abandonné la chèvre. Et cette chèvre la menait toujours vers le rocher pour la faire tuer, qu'elle saute le rocher. Eh ! c'était le diable, ça. Et, il faisait toujours : « Bêêê ! Bêêê ! » – « *Bibo* <sup>53</sup> ! toujours appelait-elle, *bibo* ! » *Bibo* toujours courait devant et elle allait toujours vers le rocher pour lui faire sauter le rocher. C'était le diable ça ».

(Récit enregistré en 1959 auprès de Mme Marie Vasserot, qui le tenait de sa mère <sup>54</sup>.)